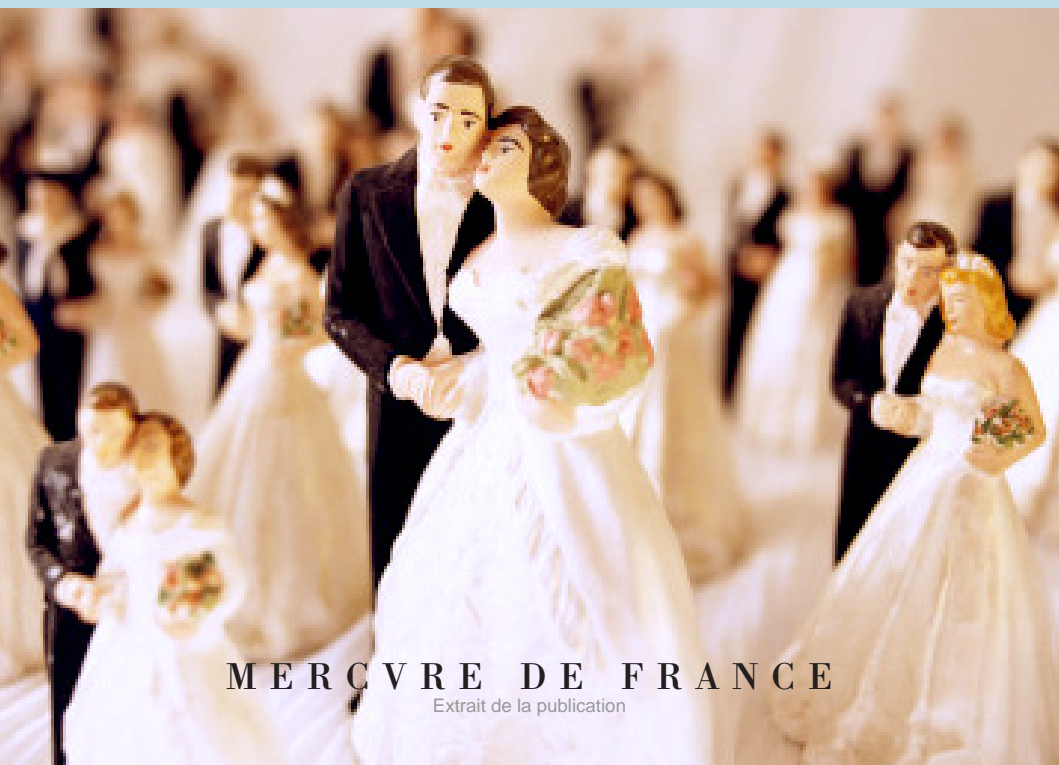


Astrid Éliard

Nuits de noces

nouvelles



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

NUI TS DE NOCES

Astrid Éliard

NUITS DE NOCES

NOUVELLES



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercur*e de France, 2010.

à Vincent

« Bonne chance, et crois-moi, mon Doc bien-aimé, mieux vaut regarder le ciel que d'y être. C'est un endroit si vide, si vague. Juste l'endroit où se promène le tonnerre et où les choses disparaissent. »

TRUMAN CAPOTE,
Petit déjeuner chez Tiffany

Un petit paradis

— Je peux les ouvrir?

— Non, pas encore. On y est bientôt.

— Aaaaah!

— Quoi?

— J'ai marché sur quelque chose de vivant.

— Un animal?

— Poilu et gluant.

— En général, ils sont soit poilus, soit gluants, rarement les deux.

— J'ai senti ses dents, prêtes à mordre ma cheville.

— Mais détends-toi, il n'y a que des écureuils ici. Tu ne triches pas, hein?

— Il fait si noir, qu'est-ce que ça change? Je ne sais pas comment tu fais pour te guider là-dedans, dans cette forêt épaisse, on ne voit même pas le ciel. De toute façon, pour ce qu'il y a d'étoiles...

— Ferme-les immédiatement!

— Tu sais, ça ne m'amuse plus tellement. J'ai froid, je suis crevée. Colin? Tu m'entends?

— Oui.

— J'ai envie de rentrer.

— Ah non, tu ne vas pas me faire le coup ! Tu as dit que tu me faisais confiance, que tu voulais que cette nuit soit « spéciale ». « On ne va quand même pas dormir bêtement dans un lit, entre quatre murs... », qui a dit ça ? Tu as raison, les lits sont bêtes et les murs idiots, je t'emmène dans un endroit... Blanche-Neige n'aurait pas rêvé mieux pour sa nuit de noces. Je suis sûr que ça te plaira. D'ailleurs, ça y est. Tu peux ouvrir les yeux.

— On est où ? Je ne vois rien.

— En face de toi.

— C'est un arbre, et après ?

— Fais un effort !

— Tu n'as pas une lampe de poche ? Je suis perdue... Colin, j'en ai assez des devinettes.

— Regarde, pose tes mains ici. Qu'est-ce que tu sens ?

— Une corde, une échelle de corde ?

— Qui mène à notre cabane. Perchée quinze mètres plus haut.

— Quinze mètres, mon Dieu !

— Tu as peur du vide ?

— J'ai peur des cabanes », chuchota-t-elle d'une voix trop faible pour qu'il l'entende.

Ils étaient au pied d'un grand chêne, dont la cime se perdait dans la nuit. Le tronc semblait si lisse qu'Hélène se demanda comment une cabane avait pu se hisser là-haut, et s'asseoir dans le vide, sans l'aide d'aucune branche,

d'aucun étau. Colin sortit une torche. Le faisceau de lumière tâtonna quelques secondes avant d'atteindre son but. Dans le long prisme doré, apparurent des milliers de particules de poussière et une boîte en bois retenue par un échafaudage de cordes et de poulies. Hélène monterait la première, Colin lui éclairerait la voie et guiderait ses pas sur l'échelle de corde. Elle ne craignait rien, la rassurait Colin, cette cabane avait été conçue par un architecte, l'ancien propriétaire des lieux. Elle avait l'air de bric et de broc comme ça, mais c'était du solide, et pas si rudimentaire, il y avait un lit et des couvertures là-haut. L'échelle était costaud, il suffisait de marcher dessus, un pied après l'autre, un pied devant l'autre. Une cabane, ce n'était qu'un jeu d'enfant.

À deux reprises, Hélène inspira une bouffée d'air pour parler, mais deux fois ses épaules retombèrent et sa bouche se referma silencieusement sur des mots perdus. Elle ne savait quoi penser de la surprise, une nuit dans les bois, dans une cabane qu'elle regardait comme si un fil de funambule avait remplacé le sentier large et rassurant qui l'avait conduite jusque-là. Colin attendait qu'elle grimpe sur l'échelle, il pointait le faisceau puissant de sa lampe électrique dans sa direction. Elle ne voyait pas son visage, plongé dans le noir, alors qu'elle plissait les yeux pour apprivoiser une lumière à réveiller les morts. Elle ne distinguait qu'une tache sombre parmi d'autres, une silhouette mal dégrossie dans une masse informe et obscure. Par un

signe invisible, elle saisit cependant ce que Colin lui disait en se passant de langage : « Allez, dépêche-toi. »

Hélène commença à retrousser sa robe, une robe dont la vendeuse avait dit qu'elle était bleu nuit : « C'est fini, le blanc. Démodé. Kaput. Moi je suis pour les mariées en noir. Dans du blanc, vous auriez l'air de votre grand-mère, excusez ma franchise mais c'est vrai, alors que là-dedans, vous serez mystérieuse... une reine de la nuit. » Ce bleu brillant, moiré, lui rappelait un souvenir heureux — en y réfléchissant, il n'y en avait pas tant que ça —, un bain de mer en Méditerranée, au crépuscule, à l'heure où elle devient violette. Pour désigner la couleur de sa robe, Hélène préférait dire « bleu mer » plutôt que « bleu nuit », car la nuit n'est pas bleue, elle le constatait à présent, la nuit est opaque et incolore, c'est un drap de velours qui tombe du ciel et enveloppe le monde, les arbres, les cabanes, comme une camisole de force, étouffe tout ce qui lui passe entre les doigts.

Hélène avait une vingtaine d'années et portait sur son visage les marques tenaces qu'avait laissées l'adolescence en ne la quittant pas tout à fait, comme des taches sur une assiette en porcelaine juste après le plat de résistance. Elle était sale, et cette saleté indélébile, les crèmes et les médicaments ne l'atteignaient qu'à condition de dégrader le reste, de lui faire des cernes noirs, de craqueler ses lèvres de gerçures assoiffées, de diviser par deux la masse déjà chiche

de ses cheveux. Ses premières rides n'avaient pas attendu le départ de son acné persistante pour s'installer aux commissures de ses paupières, si bien que deux âges cohabitaient sur le visage d'Hélène, l'enfance traînait, et la maturité se hâtait. Elle n'en était pas laide pour autant, elle avait le charme désuet et aristocratique des jeunes femmes trop fragiles pour le monde d'aujourd'hui. Au XIX^e siècle, les romantiques se seraient battus pour faire son portrait pâle sous un clair de lune.

Hélène avait relevé sa robe, l'avait nouée comme un pagne autour de sa taille, et retiré ses chaussures pour pouvoir grimper à l'échelle. Elle s'en voulait d'être déjà prête, si obéissante. Pendant longtemps, elle s'était persuadée que l'obéissance était l'intelligence des faibles, c'était avant sa rencontre avec Colin, avant qu'elle tombe amoureuse de ses trop grandes mains, de sa mâchoire carrée, de ses cheveux ras qui lui donnaient l'air d'un légionnaire. Devant cette force de la nature, elle ne savait plus si elle pouvait encore se fier à son obéissance et, bizarrement, cette incertitude lui était délicieuse. Elle redoutait autant qu'elle désirait le danger qui pouvait jaillir à tout instant de sa propre faiblesse.

Colin portait si mal son prénom, c'en était comique. Hélène l'imaginait à sa naissance : un bébé pléthorique qui aurait pu étrangler deux serpents dans son berceau. Ses parents n'avaient pas vu que leur fils était de la trempe des Achille, des Alexandre, et non pas ce Colin qu'il n'était d'ailleurs jamais devenu, un garçon dont le prénom évo-

quait la gentillesse molle et les draps blancs des gens qui tombent souvent malades.

« Tu ferais mieux de prendre tes précautions, dit Colin. Il n'y a pas de toilettes là-haut, et tu ne vas pas descendre cette nuit...

— Cette nuit est pire que le brouillard.

— C'est une nuit, c'est tout. Tu es sûre que ça va aller?

— Oh oui... enfin, je pense.

— Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir?

— Tu sais bien que si.

— Tu as confiance en moi? »

Comme elle ne lui répondait pas, il fit semblant de lui couper la parole alors qu'il n'y avait que du silence entre eux, et que s'il avait voulu réciter l'*Illiade*, elle lui en aurait laissé tout le loisir. « Verras comme c'est beau là-haut, un petit paradis », reprit-il sur un ton précipité et en mangeant ses mots.

Tout en haut, la cabane était sise sur une terrasse circulaire sans garde-corps, une large corolle de bois percée en son centre par le tronc de l'arbre. Deux chaises longues, séparées par une table basse, semblaient avoir interrompu une conversation imaginaire. En arrivant au sommet, Hélène s'était rapprochée du chêne, elle l'entourait de ses bras, en humait l'écorce pour éviter de regarder en bas. Tout autour, et à perte de vue, il n'y avait que la nuit, fuligineuse, qui noyait les contours de chaque chose, et

donnait l'illusion d'un chaos. C'était comme si les éléments s'étaient mélangés, comme si le vide au-dessous était plein et habité, comme si eux-mêmes ne se trouvaient pas à quinze mètres du sol.

« Assieds-toi là, je vais ouvrir la porte », lui dit Colin en lui désignant les chaises longues. Il se pencha dans le vide pour remonter l'échelle qu'il transformait petit à petit en un grossier rouleau.

« Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Hélène.

— Je range la corde, comme ça on est sûrs que personne ne nous dérangerà.

— Personne ne grimpe aux arbres la nuit, Colin. Personne n'est assez fou pour dormir dans une cabane perchée à quinze mètres de hauteur.

— Attends de voir le palace que c'est à l'intérieur. »

La porte de la cabane s'ouvrait avec une clé, comme une vraie maison. C'était une cabane qui avait des prétentions sédentaires, une cabane animée d'un idéal petit-bourgeois, elle s'était même parée d'un paillason à l'entrée. Elle paraissait beaucoup plus grande à l'intérieur. Un matelas un peu poussiéreux dormait d'un sommeil prolongé par l'inutilité. Dans un miroir accroché au mur, Hélène aperçut le reflet du clair de lune, tel qu'on peut le voir, parfois, capturé au fond d'un puits.

« Bon alors ? Qu'est-ce que tu en dis, elle n'est pas magnifique, cette cabane ?

— C'est chez toi ?

— Oui, depuis que j'ai volé la clé. »

Colin se tenait juste derrière Héléne, il avait le menton à hauteur de ses cheveux et se mit à lui masser la tête. Les boucles qu'elle avait laborieusement obtenues en maniant une sorte de machine à gaufres s'évanouissaient sous ses gros doigts et revenaient doucement à leur état naturel. Quand elle fut tout à fait décoiffée, Colin déploya ses bras qui vinrent envelopper Héléne comme une cape. Il l'entraîna dans une valse pataude qui affola les cloisons, fit craquer le sol et atterrit lourdement sur le matelas.

La première fois qu'Héléne avait vu Colin, il soulevait la carcasse d'une voiture, au milieu d'applaudissements et d'encouragements avinés. C'était un 14 juillet. Elle le trouva d'abord très laid, d'une laideur primitive, néanderthalienne. Elle imagina qu'il était le genre de personne qui, à vingt ans à peine, a déjà les dents clairsemées et les genives noires. Il était coiffé en brosse, comme un troufion, et ressemblait à un bizut, une brute inoffensive préposée au nettoyage des chiottes. Une fois le concours de force terminé, elle se retrouva dans un bistro où il se tenait lui aussi, accoudé au bar. Le silence lui donnait l'air stupide de quelqu'un qui ne comprend rien au monde dans lequel il est et qui se contente de le subir sans se poser de questions.

Il regardait le patron essayer les verres et celui-ci lui rendait son regard sauvage avec animosité. Il ignorait que l'intelligence et la beauté de Colin s'étaient concentrées dans

Un petit paradis	11
L'hôtel du Bois	35
Toujours tout droit	61
Plus bleu que le bleu de tes yeux	85
À part ça, il est formidable	107
Mon lapin	127

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 15 janvier 2010.
Dépôt légal : janvier 2010.
Numéro d'imprimeur : 75221.*

ISBN 978-2-7152-2935-8/Imprimé en France.

170458